

DÉCOLONISER LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE EN PSYCHOLOGIE SOCIALE : UNE ILLUSTRATION À TRAVERS LA THÉORIE DE L'IDENTITÉ SOCIALE

Marwa MAHMOUD¹

Université de Genève, Suisse

marwa.mahmoud@unige.ch

Résumé : Produire et diffuser du savoir implique une certaine responsabilité pour les chercheurs.euses et s'inscrit également dans des contextes spécifiques, bien que ces derniers peinent généralement à être explicités. A travers cette contribution, nous montrons que derrière toute théorie, mais aussi derrière tout paradigme de recherche, se cachent des soubassements idéologique, épistémologique et ontologique et que ceux-ci peuvent être imprégnés de colonialité. Pour se faire, nous adoptons une perspective constructiviste critique et décoloniale et prenons l'exemple d'une théorie en psychologie sociale, celle de *l'identité sociale*, dont nous questionnons les fondements idéologiques et leurs répercussions. Finalement, nous soulignons qu'une prise de conscience de ces soubassements et une réflexion approfondie sur les pratiques des chercheurs.euses sont nécessaires pour décoloniser la recherche scientifique.

Mots-clés : décolonisation, psychologie sociale, identité sociale, idéologie en sciences, épistémologies

DECOLONIZING SCIENTIFIC RESEARCH IN SOCIAL PSYCHOLOGY: AN ILLUSTRATION THROUGH SOCIAL IDENTITY THEORY

Abstract : Producing and disseminating knowledge implies a certain responsibility from researchers and it also stems from specific contexts, which are not always explicit. Through this contribution, we show that behind any theory, but also behind any research paradigm, there are hidden ideological, epistemological and ontological underpinnings which can be impregnated with coloniality. To do so, we adopt a critical and decolonial constructivist perspective and take the example of a theory in social psychology, the *social identity theory*, questioning its ideological underpinnings and reflecting on their repercussions. Finally, we emphasize that an awareness of these foundations and an in-depth reflection on researchers' practices are necessary towards decolonizing scientific research.

Keywords: decolonization, social psychology, social identity, ideology in sciences, epistemologies

Introduction

Être chercheur.euse signifie produire des connaissances et des savoirs. Cette contribution au savoir et à leur diffusion est accompagnée d'une responsabilité pour nous-même en tant que chercheur.euse, mais aussi pour les personnes qui nous lisent, pour celles et ceux avec qui nous travaillons et pour celles et ceux qui seront impacté.e.s de près ou de loin par les résultats qui sont produits (voir à ce propos Lagasnerie, 2017 ; Charmillot &

¹ **Remerciements:** l'autrice remercie chaleureusement Nathalie Muller Mirza et Maryvonne Charmillot pour la qualité de leurs conseils, leurs apports et leur disponibilité.

Fernandez-Igelsias, 2019b). Pour ces auteurs et autrices, la responsabilité intervient « sitôt que l'on écrit, sitôt que l'on prend la décision de publier, de chercher, de créer [...] » (Lagasnerie, 2017 : 12). Cette écriture implique dès lors également une « dimension politique » (p.12). Ainsi, produire et diffuser du savoir implique une responsabilité, mais s'inscrit également dans un contexte spécifique. D'après une perspective constructiviste, toute production scientifique reste une construction *située*, c'est-à-dire provenant d'un sujet lui-même vivant dans un certain contexte culturel, social et politique. D'ailleurs, « l'histoire des sciences occidentales (Pestre, 2015) montre que les "savants" chercheurs ont été et sont principalement masculins et euro-descendants et que leur travail était et est lié au développement du colonialisme et du capitalisme » (Piron, 2019). Le racisme épistémique² étant l'une des formes les plus surnoise du racisme dans le système mondial « moderne, colonial, capitaliste, patriarcal, occidental-centrique, christiano-centrique » (Grosfoguel, 2012 : 44), il est indispensable de pouvoir l'identifier et en prendre conscience pour décoloniser la recherche scientifique. C'est ce que nous proposons de faire à travers ce texte.

La psychologie sociale, depuis ses balbutiements, est un domaine vaste de la psychologie. Riche d'approches, de perspectives et de mouvements divers, elle a vu se développer plusieurs types de courants (notamment anglo-saxon, francophone), de méthodes (ethnographique, discursive, expérimentale, etc.). Certains courants l'ont donc considéré comme une science sociale et humaine, alors que d'autres l'ont voulu proche d'une science exacte. Ainsi, des chercheurs ont opté pour des méthodes peu visibles et valorisées dans le domaine de la recherche, alors que d'autres ont opté pour une méthodologie expérimentale issue du positivisme³, qui, aujourd'hui, exerce une hégémonie quasi totale, mais contestable à plusieurs égards. D'ailleurs, malgré les efforts de décolonisation au sein de la psychologie, le constat demeure que la majorité des études en psychologie mainstream⁴ utilise principalement une épistémologie positiviste qui reflète et promeut les intérêts d'une minorité privilégiée (Adams et al., 2015 : 214).

Quels soubassements idéologiques peut-on percevoir derrière certaines grandes théories de la psychologie sociale ? Et quelles répercussions ceux-ci peuvent-ils avoir ? Quel est le rôle des chercheurs.euses lorsque ces soubassements sont rendus visibles ? En adoptant une approche constructiviste critique et décoloniale, nous montrons, à travers l'exemple de la Théorie de l'Identité Sociale (TIS dans la suite du texte), souvent utilisée en psychologie sociale expérimentale pour comprendre les rapports intergroupes, que les postulats sur lesquelles elle s'appuie sont questionnables. En effet, ils sont le produit du contexte dans lequel la théorie s'est développée et nous soulignons en quoi ceci est problématique. Nous abordons ensuite les raisons qui rendent une prise de conscience et de positionnement délicates pour les chercheurs.euses lors des parcours de socialisation à la recherche scientifique. Nous concluons, enfin, en proposant une réflexion sur le rôle déterminant des chercheurs.euses pour une réelle décolonisation des savoirs.

² « Le racisme épistémique consiste dans le fait que les épistémologies non-occidentales sont placées en position subalterne et tenues pour inférieures à celles élaborées par l'Occident ». (Grosfoguel, 2010 : 120).

³ Le positivisme est une doctrine qui suppose que seuls les faits d'expérience et leurs relations peuvent être objets de connaissance certaine.

⁴ Mainstream est à comprendre, dans la suite du texte, comme étant le courant hégémonique et dominant aujourd'hui, que ce soit dans les médias ou dans les milieux académiques.

1. La psychologie sociale et les notions d'identité, minorité et racisme

Dans le discours politique et scientifique, en Suisse comme dans d'autres pays européens, le thème de la migration ou plutôt de la « crise migratoire » en Europe est récurrent (Dreyfuss & Garreau, 2019). Lorsque cette thématique est étudiée dans un cadre scientifique, elle est souvent accompagnée par des notions annexes comme l'*intégration*, les *étrangers*, l'*identité*, l'*acculturation*, la *crise*, la *gestion* de la *diversité*, les *minorités religieuses*, l'*inégalité*, l'*inclusion*, l'*altérité*, la *discrimination*, les *préjugés*, etc. Certaines études en psychologie sociale s'interrogent sur les conséquences potentielles de l'augmentation de la diversité ethnique et culturelle due aux immigrations dans les sociétés européennes et sur les conditions qui font que la diversité a un impact parfois « positif » et d'autres fois « négatif » sur les attitudes et comportements entre les différents groupes (Christ et al., 2022). La psychologie sociale expérimentale s'est en effet emparée d'une partie de ces thématiques, les a étudiées et approfondies, notamment à travers la TIS, et contribue significativement aujourd'hui au discours porté sur la migration de manière générale en Europe. Bien que ceci ne soit pas son objectif premier, on pourrait considérer qu'elle contribue aujourd'hui davantage à alimenter ce discours, ses catégories et concepts problématiques et à nourrir des politiques discriminatoires plutôt qu'à les éliminer.

Le but n'est pas de dresser un panorama des études ayant utilisé la TIS ou d'en montrer les faiblesses, ni d'élaborer une critique de l'utilisation et des directions hétérogènes qu'ont été prises par différents chercheurs comme Durrheim, Billig, Hopkings ou Lorenzi-Cioldi, parmi d'autres. Il s'agit de montrer, à travers l'exemple de la TIS : 1. quelques aspects qui peuvent être questionnés concernant la théorie et ses soubassements idéologiques, et 2. l'importance de la prise de distance avec ces soubassements non-explicités dans la recherche en psychologie sociale, mais aussi, par extension, dans d'autres disciplines et d'autres approches, afin de ne pas perpétuer les injustices épistémiques et les rapports hiérarchisés et racistes entre les personnes. Pour cela, nous exposons, dans les lignes qui suivent, les principales idées et postulats de la *Théorie de l'Identité Sociale* (TIS) et de l'*Auto-Catégorisation* (TAC dans la suite du texte).

1.1 Le contexte d'émergence de la TIS et la TAC

En psychologie sociale, les études sur les *relations intergroupes* prolifèrent depuis plus de 40 ans, suite à l'élaboration de la théorie de « l'identité sociale » (TIS) développée par Tajfel et Turner (1979) et la Théorie de l'Auto-Catégorisation (TAC) de Turner et al. (1987). Ces théories sont ancrées dans un contexte historique, politique et idéologique particulier. En effet, ces théories, parmi d'autres, émergent suite à un climat de violence inouïe en Europe ; la deuxième guerre mondiale, la persécution et l'extermination de Juifs, de Tziganes et d'autres groupes. Cette violence est en réalité double : le Reich allemand souhaite organiser ses colonies extra-européennes et, pour ce faire, projette et propose une « Europe unie », débarrassée des personnes ne faisant pas partie de la « race pure ». Il conviendrait ici de souligner que l'Allemagne nazie ne l'a pas été par coïncidence, elle l'est précisément devenue parce qu'Hitler s'est inspiré de l'idéologie de la hiérarchisation des humains et des « races » qui opérait déjà dès les débuts de la colonisation européenne du monde et de l'esclavage, ayant commencé par ailleurs très tôt, au 15^{ème} siècle. L'idéologie *raciale* attribue à chaque groupe humain des traits physiques, des stéréotypes, des capacités intellectuelles immuables et hiérarchisables. Elle suppose aussi que les groupes sont en lutte pour leur survie et que la loi du plus fort l'emporte. Tout en haut de l'échelle raciale se place la race *aryenne*, les autres étant inférieures, par « nature ». Le *mal* (l'idéologie raciale) qui

rongeait le monde colonisé, rongait alors l'Europe de l'intérieur, sous le nom de *nazisme*. Ainsi, de nombreux étudiants, intellectuels et chercheurs juifs fuient le climat allemand funeste qui leur fait perdre des proches et qui leur interdit, entre autres, les parcours académiques. Ils entament ou poursuivent leurs activités dans d'autres universités européennes ou américaines. Par leur parcours et dans leur domaine de recherche, ils ont des ambitions humanistes et souhaitent contribuer à un nouvel ère, à un réel changement social. Parmi eux figurent des chercheurs connus en psychologie sociale : Serge Moscovici, Kurt Lewin, Henri Tajfel, pour ne nommer qu'eux. Prenant des risques importants, leurs recherches sont considérées, à leur époque, comme révolutionnaires et apportent des éclairages intéressants sur les phénomènes sociaux qu'ils ont traversés.

1.2 Les théories de l'identité sociale et de l'auto-catégorisation (TIS et TAC)

La TIS et la TAC cherchent à expliquer les comportements intergroupes, entre un groupe *qualitativement* « minoritaire » ou de « bas statut » (par exemple le groupe « des étrangers » en Europe) et un groupe *qualitativement* « majoritaire » ou de « haut statut » (par exemple le groupe « des Suisses »). Des comportements discriminatoires entre le « in-groupe » (le groupe auquel nous appartenons) et le « out-groupe » (celui auquel nous n'appartenons pas) sont des résultats constants de recherches en psychologie sociale qui montreraient que l'être humain, universellement, aime à se différencier du « out-groupe ». Dans la discipline qu'est la psychologie sociale expérimentale, les chercheurs.euses utilisent des théories qui s'appuient sur certains postulats de base. Ainsi, la TIS et la TAC se fondent sur plusieurs postulats. Ces théories ont d'abord été articulées avec la théorie de la « comparaison sociale » de Festinger (1954) qui postule que lorsque des moyens « objectifs » sont indisponibles, les individus chercheraient à se comparer socialement aux autres pour s'évaluer (évaluer leurs opinions et leur capacités) afin de réduire leur incertitude et se définir. Dans la perspective de la TIS et de la TAC, tout individu serait intrinsèquement motivé par l'acquisition ou le maintien d'une bonne estime de lui-même. L'auto-catégorisation (la catégorisation de soi) dans un groupe et l'appartenance à celui-ci jouerait un rôle important dans cette évaluation positive de soi. Le niveau d'estime de soi est maintenu ou amélioré par comparaison sociale à un autre groupe. D'après les postulats de la TIS, les individus chercheraient à appartenir à un groupe leur offrant une identité sociale positive (Tajfel & Turner, 1979). Ce besoin d'évaluation positive de son groupe va aussi impliquer de se différencier positivement de l'autre groupe (le discriminer, pour s'en différencier, à l'avantage de son propre groupe ; c'est le biais pro-endogroupe). L'appartenance à un groupe social a des implications directes sur le concept de soi d'un individu car les groupes sociaux et les relations peuvent devenir une partie intégrante de l'identité. Cela implique également qu'il peut y avoir de la « mobilité sociale » (Tajfel & Turner, 1979) comme stratégie individuelle des membres des groupes « minoritaires » de « bas statuts » pour rejoindre des groupes de statuts plus élevés (Jackson et al., 1996). Le besoin d'une évaluation positive de soi serait donc d'appartenir à des groupes évalués positivement par rapport à un ou d'autres groupes (Lorenzi-Cioldi & Doise, 1994). La TIS et la TAC sont des théories sociocognitives motivationnelles. Les comportements de discrimination entre groupes trouvent leur explication dans les motivations épistémiques et narcissiques qu'auraient les individus à maintenir une bonne estime d'eux-mêmes. Ces motivations sont « démontrées » grâce au paradigme des « groupes minimaux », très connu en psychologie sociale. Ce paradigme est une situation expérimentale qui démontrerait que

le simple fait d'avoir été assigné à un groupe (sur la base d'une préférence esthétique) suffit à créer un biais pro-endogroupe.

2. Le processus de recherche en psychologie sociale

Comme évoqué, la psychologie sociale expérimentale se veut être une science rigoureuse et emprunte sa méthodologie de recherche aux sciences naturelles. Les études, en très grande majorité quantitatives et expérimentales, sont menées avec des variables indépendantes, dépendantes à déterminées et mesurées, et doivent faire en sorte que les variables « parasites » n'influencent pas les données ou soient du mieux possible contrôlées. Les données récoltées sont ensuite analysées au moyen d'outils statistiques sophistiqués afin de déterminer si une hypothèse est probable. En réalité, les tests statistiques ne permettent pas de statuer sur l'hypothèse que se donnent les chercheurs.euses (H1) mais de quantifier la probabilité qu'aurait l'hypothèse nulle ou inverse (H0) d'être l'œuvre du hasard. Cette méthodologie scientifique a pour but de garantir la plus grande *objectivité* des résultats et leur généralisation à une plus large population que celle qui a été étudiée. On peut souligner, au passage, que cette méthode scientifique se base sur une conception purement mathématique du *hasard* et ceci, en soi, peut aussi relever de questions philosophiques. Néanmoins, ce type d'étude est constitutif du discours scientifique qui est accueilli avec la plus haute crédibilité par les étudiant.es et la société de manière générale (Soler, 2003). Comme nous l'avons vu, suivant la démarche scientifique expérimentale, la plupart des études en psychologie sociale découle d'abord de théories et de leurs postulats. Ces théories sont toutefois l'œuvre de chercheurs.euses qui ont élaboré et proposé des manières d'expliquer certaines de leurs observations à partir de leur propre point de vue. Les études expérimentales sont conduites sur des personnes qui sont elles aussi *situées* dans un certain contexte social, culturel et politique. Pourtant, le regard *situé* des chercheurs.euses n'est pas une donnée explicitée, ni dans les théories élaborées, ni dans les études. Or, ces théories présentées portent en elles une vision du monde qui, si on l'analyse en profondeur, est imprégnée d'une manière d'exister, de voir le monde et l'humain, une vision du monde basée sur une hiérarchie entre les groupes humains. Ces théories et les études qui les utilisent – et par conséquent les légitiment en les diffusant – négligent le fait que ces résultats, qui sont le fruit des théories elles-mêmes, contribuent à créer ou à reproduire ces visions du monde. En effet, comme nous le verrons plus bas, la « neutralité » imposée dans la recherche et l'écriture scientifique impersonnelle (Charmillot & Fernandez-Iglesias, 2019; Piron, 2019) vient maintenir ces visions du monde promues ou dégagés par les théories en les faisant passer pour des idées scientifiques puisqu'elles ont utilisé la « méthode scientifique expérimentale ».

3. L'idéologie de l'individualisme néolibéral et colonial

Le colonialisme ne peut se réduire à un projet d'occupation territoriale, il s'agit surtout d'une occupation économique, politique, culturelle (Quijano, 2000). Fanon (1985, p.300) notait d'ailleurs, dans le contexte de l'Algérie, que « ce n'est pas le sol qui est occupé. Ce ne sont pas les ports ni les aéroports. Le colonialisme français s'est installé au centre même de l'individu algérien et y a entrepris un travail soutenu de ratissage, d'expulsion de soi-même, de mutilation rationnellement poursuivie ». Il s'agit donc en réalité d'une méta-colonisation (Adams et al, 2015), d'une colonisation mentale de *l'être*. Pour Bulhan (1985 ; 2015), la violence coloniale réside non seulement dans le contrôle des ressources matérielles mais aussi dans le contrôle des ressources psychologiques et symboliques. Ainsi, la

colonisation installe une domination idéologique mondiale basée sur un individualisme néolibéral. Sans prétendre à une définition holistique, nous adoptons ici la définition du néolibéralisme que proposent Saad-Filho et Johnston's (2005) : plus qu'un simple système économique, il s'agit de l'utilisation systématique du pouvoir de l'État pour développer un système économique mondial de pouvoir, basé sur le travail (ou l'exploitation du travail) minoritaire. On peut ajouter ici que l'idéologie néolibérale est accompagnée d'une idéologie individualiste car elle érige le bonheur personnel de court terme et les moyens d'y parvenir comme valeur fondamentale et but ultime, au détriment du bonheur personnel et collectif conçu sur le long terme (Adams et al., 2015). L'exploitation du travail minoritaire à des fins de surproduction répond à cette valeur ultime. Les auteurs soulignent que cet individualisme devient l'antithèse même du bonheur collectif ; en limitant les personnes à poursuivre leur bonheur personnel (immédiat), il les empêche de lutter contre les injustices sociales, il réprime l'indignation et détourne l'attention sur l'importance de prendre soin des autres.

Dans la recherche en psychologie mainstream, la « colonialité de la connaissance » (Adams et al., 2015 : 222) est hégémonique ; elle installe dans la recherche en psychologie une dominance de l'idéologie individualiste néolibérale (Bulhan, 1985). Dans cette perspective, la psychologie mainstream - visant à mesurer, catégoriser, dans une conception positiviste de la science - peut être comprise comme un « artefact de l'idéologie libérale-capitaliste » (Younis, 2021 : 5 ; Bell & Green, 2016). Pour ces auteurs, à travers un type de gouvernance européen et mondial néolibéral, les états positionnent en haut d'une échelle sociale le bien-être et le statut économique d'un certain type de personnes (de classe moyenne, blanche) comme la position par défaut vers laquelle tout le monde devrait tendre. Cette conception de la vie « responsabilise toutes les populations (mais surtout les non-Blancs) à atteindre ce statut » (Younis, 2021 : 6). Cet auteur souligne que la gouvernance néolibérale, qui constitue le contexte dans lequel se situent les chercheurs.euses, s'invite dans la recherche et dans les théories et est un moyen de protéger les privilèges et faire en sorte que celles et ceux au pouvoir restent les concepteurs et arbitres de ce qui constitue le bien-être. C'est aussi ce que certains psychologues critiques, notamment Holzkamp, que l'on peine à entendre dans les milieux académiques, ont souligné ; la psychologie mainstream sert les intérêts des élites au pouvoir en ne tenant pas compte de la capacité des humains (surtout en bas de « l'échelle » sociale) à changer leurs conditions de vie (Dege, 2020). Dans une étude scientifique classique en psychologie, le cadre est considéré comme un fait donné et invariable, alors que dans la vie réelle, les gens peuvent s'organiser et transformer la société. Le mouvement de décolonisation du savoir en est un exemple parlant. Holzkamp a souligné que les chercheurs.euses en psychologie pouvaient se créer une « illusion d'objectivité scientifique » puisqu'ils et elles oublieraient que les actions humaines découlent toujours d'une intention, sont situées et sont le produit d'une socialisation culturelle. En effet, la recherche scientifique en psychologie ne peut être conçue comme une recherche de *vérité* immuable à propos de l'être humain, mais seulement comme une activité ou une pratique humaine et sociale (Latour, 1983).

4. Critique décoloniale des théories (TIS et TAC)

La TIS a pu faire l'objet de remaniements (Postmes & Branscombe, 2010) et de critiques (voir Crocker et al. 1991 ; Huddy, 2004) sans pour autant qu'il soit pointé l'idéologie derrière les présupposés de ces théories. Au contraire, dans un enchaînement de recherches et une sorte de compétition intellectuelle à trouver des théories alternatives pouvant expliquer les raisons qui ne permettent pas tout à fait aux membres de groupes « minoritaires » de se rebeller, des théories telles que la théorie de la « dominance sociale » et la théorie de « la justification du système » voient le jour (voir Huddy, 2004 pour plus de détails). Ces théories tentent de trouver des motivations internes et individuelles à des phénomènes sociaux. Nous montrons ici que les premiers postulats de la théorie de la comparaison sociale mais aussi ceux de la TIS et la TAC, prétendant être applicables de manière universelle aux êtres humains, peuvent faire l'objet de plusieurs interrogations. Nous ne prendrons pas en compte toutes les nuances, ajouts et évolutions que ces théories ont connus au courant de l'histoire de la recherche dans ce domaine. Nous ne nions pas non plus que ces théories ont pu apporter des éclairages intéressants, ni que leurs objectifs premiers étaient de montrer que les hostilités et les discriminations persistent dans un but légitime de les diminuer. Néanmoins, elles véhiculent une vision des relations intergroupes fondée sur une idéologie individualiste néolibérale basée sur une certaine hiérarchisation. Ainsi, elles décrivent les phénomènes intergroupes lorsque l'on se place dans un certain point de vue et dans une certaine idéologie. Elle décrit une vision du rapport qu'entretient une personne avec sa propre identité et la manière qu'elle a de subordonner autrui, telle qu'elle est conçue dans une vision occidentalocentrée, individualiste et raciste. Une vision qui ne peut et ne devrait pas être appliquée à toutes les nations et à tous les rapports intergroupes.

4.1 Critique des postulats de la TIS et la TAC

Premièrement, peut-on réellement considérer le fait que l'individu tire son *estime de lui-même* d'une appartenance à un groupe socialement « valorisé », soit une conception universelle applicable à « tous les humains » ? Est-ce que le fait de « se comparer » socialement est un phénomène universel et inné plutôt qu'un phénomène appris et faisant partie d'une vision du monde occidentalocentrée ? Le paradigme des groupes minimaux, permettant d'expliquer les motivations dites universelles à se distinguer d'un groupe « différent » du nôtre, distingue lui-même les individus en deux groupes « nous » et « eux ». Ce faisant, le paradigme participe à l'artefact d'une conception du monde en « nous » et « eux ». Soulignons au passage que cette conceptualisation du monde en groupes différents est une conception impérialiste qui participe à l'altérisation de tout *autre*. C'est ce que montre notamment Edward Saïd dans *l'Orientalisme* (1978, 2003). Cette conception du monde en groupes qui se distinguent est problématique en soi. En effet, ce qui est présenté comme des postulats universels et comme des explications motivationnelles intrinsèques à l'humain sont en réalité la description de l'inévitable socialisation aux rapports hostiles à *l'autre* qu'entretenaient les *occidentaux* (entre eux et à l'égard des *Autres*) à cette époque et qui persistent encore de nos jours. Les études se basant sur ces postulats ont été menées sur des personnes socialisées et ayant grandi dans un contexte raciste de hiérarchisation des groupes. Or, si l'on y réfléchit, cette description des mécanismes de discrimination à l'encontre d'un groupe qui n'est pas le sien, peut surtout être considérée comme un apprentissage qui se fait très tôt dans le développement de l'enfant. L'enfant apprend, par l'intermédiaire de sa socialisation et ses interactions avec l'environnement, que faire partie

d'un groupe c'est devoir le favoriser. Dans ses travaux sur le développement de l'enfant, Vygotski, initiateur de l'approche historico-culturelle en psychologie, montre l'impact central de la *culture*⁵ et des interactions sociales sur le développement mental et les apprentissages de l'enfant. Dans la lignée de ces travaux, Bruner (1990) souligne que la pensée d'un individu est façonnée par une culture et que le sens qu'il donne à quelque chose (un objet, une pratique, un symbole, un geste, un test) est lié à une communauté culturelle de référence. En effet, face à la tâche demandée dans le paradigme des groupes minimaux, « la signification de la tâche n'est pas donnée en soi. La personne à qui la tâche est soumise l'interprète et la (re)construit, en faisant appel à sa « culture personnelle », c'est-à-dire aux langages, aux règles et aux modes de pensée dans lesquels elle a grandi et auxquels elle a accès » (Zittoun et al., 2006 : 127). Ces modes de pensée, cette culture à laquelle les individus ont accès sont bien connus ; il s'agit d'un monde avec des groupes hiérarchisés, minorisés. Ainsi donc, les processus d'auto-catégorisation, de comparaison sociale et de discrimination ne sont pas des phénomènes universels et innés mais des comportements culturellement appris. D'ailleurs, postuler que la discrimination entre les groupes a pour motivation une bonne estime de soi est également problématique puisqu'elle légitime de manière implicite ce comportement hostile étant donné que « tout individu » aspire à avoir une bonne estime de lui-même. En somme, on peut se permettre de douter que l'explication de la discrimination soit réellement motivationnelle plutôt qu'un apprentissage d'un rapport à *l'autre* qui s'apprend dès le jeune âge dans un environnement mondial totalement altéré par les rapports de domination, notamment raciaux et de genre. Ces théories des rapports intergroupes décrivent en réalité les rapports de force sans les questionner mais en les légitimant sur une base prétendument motivationnelle et universelle qui n'est autre que l'idéologie individualiste néolibérale.

Deuxièmement, si l'on suppose que la comparaison sociale est bel et bien universelle et qu'elle s'opère sur des critères socialement valorisés, mais aussi imposés, quel seraient concrètement ces critères ? Nous avançons que les critères implicites, qui permettent à la fois aux chercheurs.euses de qualifier un groupe comme étant de « haut statut » ou « qualitativement majoritaire » et aux individus de se comparer entre eux, sont ceux d'un système néolibéral véhiculant un système d'exploitation et d'oppression: la richesse économique, la compétitivité, l'efficacité, la force, la productivité, etc. Dans notre environnement contemporain, encore incommodé par le racisme de toute nature (systémique, civilisationnel, épistémologique, voir Thésée, 2021), un individu faisant à la fois partie d'un groupe économiquement « bas statutaire », mais également racisé, déjà opprimé dans la réalité de sa vie quotidienne, ne choisit pas le groupe auquel il appartient. Il ne s'auto-catégorise pas dans un groupe, on l'y assigne du fait de la hiérarchisation des groupes promue par une vision du monde occidental-centrée. Cette comparaison sociale ignore ainsi le phénomène de la colonialité⁶ et celui d'intersectionnalité, développé par les courants de *Black Feminism*.

⁵ Le terme de *culture* est controversé. Vygotski entendait, par *culture*, l'ensemble des outils et instruments, symboliques et matériels, développés à travers les générations, et utilisés par les êtres humains. La notion de culture au sens d'ensemble de traits partagés par les membres d'un même groupe n'a pas été théorisée et se trouve parfois utilisée dans certains textes de manière critiquable (voir à ce propos les travaux de Michael Cole et Alexandre Luria).

⁶ Ce terme désigne « l'articulation planétaire d'un système de pouvoir occidental » qui a survécu au colonialisme et qui repose sur l'infériorisation des lieux, des groupes humains, des savoirs et des subjectivités non occidentales, et l'exploitation des ressources et des forces vives (Escobar & Restrepo, 2009 ; Tsehay & Vieille-Grosjean, 2018 : 120).

Troisièmement, une partie de la TIS s'intéresse à la *mobilité sociale* (stratégie individuelle) qui se trouve à l'extrémité d'un continuum dont l'autre bout est le *changement social* (stratégie collective). Ce continuum décrit le système de croyance auquel adhérerait un individu ; si les frontières entre groupes sont perçues comme imperméables, l'individu va quitter son groupe pour aller vers un groupe lui fournissant une image plus positive ; il fait de la mobilité sociale. Si les frontières sont perçues comme perméables, l'individu ne fait pas de mobilité sociale. Néanmoins, la mobilité sociale, peu importe le système de croyances intrinsèque à l'individu, n'est pas possible pour tout le monde. Pourtant, les auteurs de la théorie avancent des explications en termes de *frontières* entre groupe perçues comme *perméables* ou *imperméables* et des explications psychologisante et individualisante ; l'attribution aux conditions environnantes, à savoir à un système oppressif sexiste et raciste, est peu, voire pas présente. Quand on analyse cette partie de la théorie concernant « la mobilité (parfois nommée *ascension*) sociale », on peut se demander quelle vision du monde cette théorie promeut-elle ? Pourquoi penser la mobilité sociale plutôt que de penser, par exemple, le « renoncement aux privilèges » ? Mais là encore *la mobilité* et les *privilèges* s'évaluent sur les critères « néolibéraux » cités et sur une idéologie méritocratique. Qu'est-ce qui fait que les critères « d'ascension » ne sont pas ceux, plus humains et humanistes, de la bienveillance envers autrui ou de la capacité de mise en lien ? Pourquoi penser en termes de différenciation plutôt qu'au dénominateur commun ou à ce qui lie les individus entre eux ? A titre d'exemple, évoquons ici Fassin (2006) qui parle de *communauté de destins*, de *commune humanité* et de *réciprocité des regards*. Le changement social, dans la théorie, est davantage pensé en termes de renversement des rapports de pouvoir, mais toujours ancré dans une lutte du *plus fort*, plutôt que de rapports humains égaux et dépourvus d'exploitation. Si les critères qui s'imposent dans la TIS sont ceux des valeurs « néolibérales » et non pas ceux qui existent dans les rapports intergroupes comme ils sont vécus dans d'autres civilisations que la civilisation occidentale, c'est qu'il s'agit d'une injustice épistémique, voir d'un « épistémicide » (voir à ce propos de Sousa Santos, 2014).

Nous pouvons voir qu'il est donc problématique d'ériger les postulats de ces théories comme une description universelle valable pour tous les humains, mais qu'ils peuvent bien plus être considérés comme une description des rapports à *soi-même* et à *l'autre* émanant de l'idéologie raciste individualiste et néolibérale ambiante.

4.2 D'autres considérations théoriques critiquables

Comme beaucoup de théories en psychologie, les TIS et TAC comportent une dimension téléologique. C'est-à-dire que les théories cherchent à expliquer des phénomènes par l'intervention d'une raison finale (le postulat d'obtention ou de maintien d'une bonne estime de soi). Les auteurs Spranger (1926) et Buhler (1927), cités par Bronckart et Friedrich (1999), soulignent que les phénomènes psychologiques auraient donc un caractère intentionnel ou sensé, souvent inconscient, et c'est cette dimension téléologique spécifique que la psychologie se doit d'étudier, de décrire et d'interpréter. C'est précisément, historiquement et pour ces auteurs, ce qui va justifier l'abandon des démarches de pure introspection et la recherche de voies indirectes d'analyse pour légitimer et appuyer l'expérimentation en psychologie. On peut s'interroger ici sur les postulats de base des TIS et TAC : une bonne estime de soi explique-t-elle réellement les conflits intergroupes extrêmement violents, les massacres de tout genre et les *apartheids* ou s'agit-il plus amplement d'un système et d'une idéologie qui imprègnent les esprits sur le long terme et qui permettent à l'hostilité envers *l'autre* de prendre une place totale ? Un simple biais pro-

endogroupe n'est pas à même d'expliquer l'ampleur de ces phénomènes. Continuer à utiliser ces théories pour expliquer les rapports intergroupes, c'est aussi alimenter une vision du monde problématique en soi, c'est masquer les injustices épistémiques et ontologiques, c'est être à l'opposé des propositions de Césaire et de sa conception décoloniale de l'« universalité » puisque « l'universalisme concret de Césaire est le résultat d'un processus horizontal de dialogue critique entre des peuples qui se considèrent égaux entre eux » (Grosfoguel, 2010 : 11).

En somme, nous voyons que ces théories expliquent moins les comportements de racisme et de discriminations qu'elles ne les maintiennent par l'intermédiaire de leurs postulats. Ces théories qui se voulaient être explicatives peuvent être, au mieux, considérées comme des théories descriptives. Un problème persiste tout de même : ces théories décrivent les rapports de groupes tel qu'ils existent dans un monde postcolonial et alimentent le discours scientifique et social avec les termes d'une société hiérarchisée, d'une idéologie individualiste, néolibérale, raciste et colonialiste qu'il s'agit de combattre et non d'expliquer. En tentant d'expliquer ces rapports de groupe conflictuels, les études en psychologie sociale expérimentale mainstream, de par leur simple existence et leurs présupposés, ont des répercussions sur les politiques identitaristes (Grosfoguel, 2012). En effet, elles retiennent les personnes à certaines caractéristiques (réductionnismes identitaire et culturaliste) ce qui cloisonne, essentialise et naturalise les identités (Quemener, 2017 : 5) et produit des « effets subtilement déshistoricisants et déshumanisants » (Malkki, 1995 : 17, citée par Fassin, 2006). Fabre (2015) appuie la pensée de Kant concernant la liberté politique ; « la véritable liberté politique [...] ne consiste pas à résoudre les problèmes posés par d'autres, mais bien à se rendre maîtres de la construction des problèmes eux-mêmes » (Fabre, 2015, p.11). La psychologie sociale, aujourd'hui, en exerçant une certaine hégémonie dans le discours sur les rapports intergroupes, s'est rendue maîtresse de la construction du problème. Or, pour s'émanciper de ces rapports de domination, il s'agit de construire le problème *autrement* et ne pas le laisser s'imposer à nous, au risque de perdre sa liberté (politique) ou de ne jamais l'obtenir.

5. L'ontologie en parallèle à l'idéologie

Nous venons d'évoquer les théories prises comme exemples pour illustrer de quelle manière la psychologie sociale est traversée par les idéologies ambiantes du contexte dans lequel elles sont produites. Nous avons vu qu'en effet ces théories bien connues et utilisées dans ce champ de recherche participent au maintien des rapports de groupes inégaux qui sont aussi des rapports de pouvoir basés sur les valeurs néolibérales. En parallèle à cela, toute réflexion autour de la psychologie en tant que discipline de recherche scientifique, ne peut faire l'économie de penser à ce qu'est l'humain, ontologiquement. Quelle est la conception de l'humain derrière les théories émises et les méthodes déployées ? Grossen (2021 : 27) souligne qu'effectivement « toute approche psychologique repose sur une certaine conception de l'être humain qui a des incidences sur le choix des objets d'étude, des méthodes utilisées et du rapport du chercheur à son objet d'étude ». Les séquelles des colonisations et de leurs missions civilisatrices se font indéniablement ressentir sur plusieurs niveaux encore aujourd'hui. Celle de la domination imposant une vision du monde et de l'être au sein des sciences, celle de l'imposition d'un type de savoir et même d'une manière de produire ce savoir peuvent être difficiles à repérer et à combattre. Si bien que la conception ontologique qui fonde les théories et les méthodes n'est pas explicitée.

In other words, our “logics of inquiry” (Stanfield, 1993a) are the social products and practices of the social, historical experiences of Whites, and, therefore, these products and practices carry forward the social history of that group and exclude the epistemologies of other social groups. But, again, the critical problem - for all of us, both Whites and people of color - is that the resulting epistemological racism, besides unnecessarily restricting or excluding the range of possible epistemologies, creates profoundly negative consequences for those of other racial cultures with different epistemologies, ontologies, and axiologies.

Scheurich et Young (1997 : 8–9)

Entre le réalisme, le matérialisme, le monisme, le dualisme, le déterminisme, l'indéterminisme, etc... ; derrière toute théorie et idéologie se cache une conception ontologique de l'humain. En ne référant qu'à une seule ou en négligeant l'explicitation de celle dans laquelle les chercheurs.euses sont ancrés.es, des informations importantes sont en fait masquées et le risque de production d'injustices épistémiques est élevé. L'explicitation et la visibilisation des ancrages sont déterminantes pour pouvoir se positionner par rapport à ces apports scientifiques. Dans une brève revue de l'histoire de la psychologie par Bronckart et Friedrich (1999), les auteurs font le constat suivant :

[...] en dépit de ces débats et interrogations, la majorité des psychologues semblent – déjà – adopter une attitude de méfiance attentiste à l'égard des questions épistémologiques ; à leurs yeux, il est inutile de continuer de se poser ce type de question au plan conceptuel ou proprement théoriques ; les données issues des recherches scientifiques suffiront, un jour, à les résoudre.

Bronckart et Friedrich (1999 : 27)

De plus, le positionnement même face aux apports scientifiques peut parfois être difficile à effectuer, dans un monde où la « scientificité » devient en elle-même l'idéologie ambiante. En effet, comme on ne peut faire l'économie de réfléchir au fondement ontologique derrière la psychologie mainstream telle qu'elle est connue aujourd'hui, on ne peut faire l'économie de penser à ce que le terme *scientifique* implique de nos jours dans la société.

Le mot “science” renvoie, au plan descriptif, à un ensemble de pratiques et aux produits de ces pratiques, théories et techniques diverses ; mais il opère aussi dans nos sociétés, incontestablement, comme une valeur. L'adjectif “scientifique” fonctionne communément comme synonyme de “vrai” ; il appelle quasi irrésistiblement la constellation d'associations “rigoureux”, “solide”, “efficace”, “rationnel”..., soit un ensemble de qualités elles-mêmes hautement valorisées. La parole des scientifiques bénéficie d'un crédit maximum, et tout ce qui est affirmé au nom de la science apparaît extrêmement fiable, pour ne pas dire absolument certain, indiscutable. “Science” étant devenu un label de qualité, de plus en plus de disciplines essaient de se l'approprier, avec pour résultat la multiplication des spécialités institutionnellement étiquetées “sciences” (sciences humaines et sociales, sciences de l'éducation...), et l'introduction corrélative d'adjectifs visant à établir des hiérarchies internes (sciences dures/molles).

Soler (2003 : 31)

D'après cette philosophe, la scientificité opère aujourd'hui comme idéologie, qui est elle-même non explicitée dans les parcours de socialisation à la psychologie et ailleurs. C'est

ce qui peut rendre le problème de la prise de distance encore plus délicat. Ainsi, pour une décolonisation de la recherche scientifique, il faut non seulement une justice épistémique mais aussi une justice ontologique. Nous souhaitons ici, à titre d'illustration, citer Gandhi, non pas pour l'ériger en exemple à suivre mais pour le proposer comme une alternative à une pensée dominante. En effet, cette grande figure de l'indépendance indienne nous enseigne une chose importante mais très peu, voire pas invoquée. Dans son mouvement décolonial, il oppose en réalité une ontologie à une autre. Gandhi s'attache et s'enracine profondément aux notions de *Satyagraha* (attachement ferme ou force de la vérité) et de la *Ahimsa* (non-violence et respect de toute vie), il s'agit de sa vérité, mais elle est nouvelle et contre-intuitive lorsque l'on pense aux rapports de pouvoir installés par la colonisation. Ainsi, Gandhi propose une contestation et une résistance à l'oppression par la non-violence radicale à travers notamment de la désobéissance civile. La *Satyagraha* enseigne la « connaissance de l'ordre universel » et la non-dualité qui permet de voir l'autre comme une différente version de soi-même. Nous en tirerons la conclusion que la décolonisation s'opère aussi par le biais d'une opposition ou d'une lutte entre des visions du monde et de l'être, entre ontologies. C'est aussi de cette lutte dont il est question dans la recherche scientifique.

6. Une socialisation académique à la recherche rendant difficile la critique

La plupart des parcours de socialisation scientifique en psychologie (sociale) dans les universités de nos jours, suit un paradigme expérimental positiviste. Comme nous le verrons plus bas, le positivisme n'est pas que l'apanage des disciplines scientifiques, mais il est aussi institutionnalisé dans le monde académique (Piron, 2019). Or, nous l'avons vu, les théories et les visions du monde ou idéologies qui en sont le fondement, de même que le contexte, participent à créer le savoir sur le monde. Ces théories sont absorbées par le discours social et politique qui ont à leur tour un impact sur la réalité des phénomènes sociaux. Ainsi donc, les théories (et idéologies) alimentent les études accueillies dans la société qui devient le terreau dans lequel d'autres théories et études seront produites. C'est pour ainsi dire le « serpent qui se mord la queue ». Avec un tel processus, on comprend la complexité du phénomène de décolonisation des savoirs. C'est aussi en raison de ce processus que les étudiant.e.s, les doctorant.e.s et les chercheurs.euses confirmé.e.s, socialisé.e.s au paradigme positiviste classique de recherche depuis leur première année académique, manquent de possibilités de réfléchir « out of the box ». Ce processus de socialisation académique existe dans la discipline de la psychologie comme dans d'autres. On peut déplorer ici la compartimentation des disciplines dans les milieux académiques, qui ne permet pas ou peu aux étudiant.e.s de faire des liens entre ce qui leur est enseigné dans leur discipline (par exemple la psychologie) et les autres précieux apports de la philosophie, de la sociologie, de l'anthropologie, de l'histoire et d'autres disciplines, afin d'aiguiser leur regard pour en faire de véritable intellectuel.le.s plutôt que de futurs « techniciens de la recherche » (Rugira, 2022).

Avoir de multiples regards, ou intégrer la philosophie des sciences, permet de renforcer la réflexion éthique et critique dans notre rapport à la recherche. C'est pouvoir faire de la science avec plus de conscience, à l'instar de Rabelais. Car une fois socialisé.es aux approches et paradigmes hégémoniques, les chercheurs.euses, parfois eux et elles-mêmes en plein processus « d'ascension » sociale et professionnelle, sont dans l'impossibilité de mettre en question l'ordre scientifique établi sans porter préjudice à leur carrière ou à leur ascension. Il y a donc une composante d'aliénation à la fois intellectuelle

et économique forte dans toute décision à réfléchir « à côté ». Or, c'est exactement ce dont il s'agit lorsque le besoin de décoloniser le savoir s'avère plus qu'urgent. En effet, comme nous l'avons montré, décoloniser les savoirs implique nécessairement de déconstruire les « sciences néolibérales » (Piron, 2018), de mobiliser des théories et des visions du monde qui bouleversent les statu quo, de chercher des alternatives dans des compréhensions différentes du monde et des rapports humains.

6.1 Le poids du positivisme institutionnel dans la socialisation académique

Piron (2019) aborde avec finesse la thématique du « positivisme institutionnel ». À travers sa conceptualisation, on comprend de quelle manière la majorité des institutions universitaires contribue à maintenir en place certains types de pouvoir. Le positivisme est une idéologie ayant la prétention que les savoirs qui découlent de la « méthode scientifique » sont supérieurs aux autres types de savoirs et que cette méthode donne un accès privilégié à la « vérité ». De plus, les méthodes scientifiques qui en découlent exigent généralement du chercheur d'être « neutre » et « objectif ». Cette injonction à la neutralité fait semblant d'ignorer que les créateurs ou créatrices de savoirs, de connaissances et de discours se situent toujours dans un contexte qui influence leur manière de comprendre le réel (Escobar & Restrepo, 2009). Il est impossible pour un être humain de se situer « dans un point de vue qui serait hors de tout point de vue, ce que certains appellent le point de vue omniscient de Dieu, même avec l'aide de la méthode scientifique » (Piron, 2019). Ainsi donc, pour s'émanciper, il est nécessaire de prendre conscience que tout savoir que l'on lit, partage et produit en sciences humaines et sociales n'est pas neutre ou simplement « scientifique ». Il s'agit d'un savoir contextuel, porteur d'idéologies. Une fois que le.la chercheur.euse se rend compte de ceci, il ou elle est souvent face à un choix : se plier aux normes dominantes institutionnelles ou résister.

La normativité positiviste est si profondément inscrite dans les institutions dans lesquelles nous, chercheuses et chercheurs du Nord et des Suds, travaillons et vivons, que notre choix entre deux options épistémologiques apparemment équivalentes (le positivisme et le constructivisme) est bien plutôt devenu une obligation, parfois déchirante, de trancher entre une « carrière scientifique » conforme aux normes dominantes ou un itinéraire intellectuel aux marges de ce système de valeurs. Autrement dit, la force normalisatrice de ce positivisme institutionnalisé est telle que s'en écarter est vu comme un geste au mieux très audacieux, au pire dangereux pour la carrière universitaire, comme en ont témoigné plusieurs participantes et participants au colloque sur la neutralité à l'origine de ce livre.

Piron (2019)

Il est de coutume de demander aux auteurs.trices d'articles scientifiques des informations concernant le contexte précis de l'étude qui permettent aux lecteurs.trices de juger de la qualité/validité de l'étude et de ses résultats. Parallèlement, il conviendrait également de restituer des informations concernant la posture épistémologique des chercheurs.euses et les difficultés qu'ils et elles ont rencontrées. Toutes ces données, qui ne sont en général pas révélées, ne sont pas des paramètres anodins de la recherche. Les chercheurs.euses, dans leur parcours et leurs recherches, taisent souvent leur subjectivité bien qu'elle demeure présente.

7. Prendre conscience de son rôle et responsabilité de chercheur.euse et s'autoriser la critique

Une fois que l'on admet qu'il existe bel et bien une idéologie et une conception ontologique de l'humain derrière nos démarches et nos théories, une question simple se pose : quelle est ma responsabilité concernant les connaissances que je produis ? est-ce que je m'approche d'une telle idéologie ? veux-je la promouvoir ? Les chercheuses Charmillot et Fernandez-Iglesias (2019a : 176) soulignent que « contester la neutralité des pratiques scientifiques dans le cadre de la formation à la recherche permet d'aborder l'engagement des chercheuses et chercheurs comme une forme de responsabilité dans la production de connaissances ». Nous souhaitons ici encourager le positionnement suivant : plutôt que mobiliser des théories qui décrivent les mécanismes de rapports de force dans les relations *intergroupes*, chercher des alternatives à ces théories en repensant et renommant le rapport intergroupe comme un rapport humaniste, enraciné dans des conceptions de l'humain et *d'être* au monde qui favorisent des rapports humains d'égal à égal. Faire de la recherche, produire du savoir et les partager sans une conscience critique, ruine les efforts de décolonisation qu'ont opérés avant nous et qu'opèrent actuellement d'autres chercheurs.euses, penseurs, auteurs et autrices. Il s'agit donc d'avoir un positionnement conscient, assumé et critique. Il s'agit aussi, en tant que chercheurs et chercheuses de se libérer de l'injonction à la neutralité en sciences humaines et sociales – et en particulier en psychologie – qui ne sert que le point de vue des groupes dominants. Comme le souligne Chamberlain (2009) à propos de la psychologie critique, une question peut s'appliquer dans tout rapport à la recherche : qui bénéficie de notre recherche et de ses apports dans les pratiques ? (Fox et al., 2009, cités par Chamberlain, 2009 : 19). Assumer une approche critique est nécessaire dans le processus de décolonisation et implique un engagement réfléchi. Cet effort est amorcé mais reste néanmoins minoritaire, notamment en psychologie où « une approche critique cherche essentiellement à considérer comment les pratiques de psychologie se positionnent historiquement, culturellement et socialement, comment elles encouragent et soutiennent certaines formes d'engagements, d'idéologies et de relations de pouvoirs entre les gens, et comment les connaissances et la culture psychologiques ont été adoptées et utilisées au-delà de la discipline de la psychologie » (Chamberlain, 2009 : 18). Ce travail est opéré en bonne partie de *l'intérieur*, et devrait être poursuivi par les chercheurs.euses dans les pays du Sud mais aussi les chercheurs.euses dans les pays occidentaux. Ainsi donc, comme l'ont soutenu des auteurs tel que Boaventura de Sousa Santos, étant donné que la critique est elle aussi occidentalocentriste, il s'agit surtout de « penser de façon alternative les alternatives existantes » de Sousa Santos (2011 : 21), des alternatives épistémologiques et théoriques.

Des efforts de décolonisation de la théorie critique (Bhambra, 2021), de la méthodologie scientifique (Thambinathan & Kinsella, 2021), et un « guide décolonisé et pluriversel de formation à la recherche en sciences sociales et humaines » (Piron & Arsenault, 2021) sont des efforts intéressants à intégrer dans nos pratiques. Baur (2021) souligne l'importance même de contextualiser la critique, la discipline et la méthodologie. Dans la lignée des approches décoloniales issues des pays d'Amérique Latine, la « décolonisation par l'indigénisation », par exemple, est une méthode qui a été proposée et par laquelle des chercheurs.euses et des praticien.en.s ancré.e.s localement revendiquent la sagesse locale ou autochtone pour produire des formes « de connaissances qui résonnent avec les réalités locales et servent mieux les communautés locales » (Adams et al. 2015 :

223 ; Dudgeon & Walker, 2015). Une autre approche est celle développée notamment par le psychologue social Latino-américain Martín-Baró, fortement influencé par la pédagogie de Paulo Freire, qui voit les outils de recherche empirique aussi comme des outils de libération, pouvant mettre en lumière les expériences quotidiennes des personnes « opprimées », « minorisées » avec qui il s’agit de travailler pour montrer la diversité des expériences de la vie humaine, des épistémologies, des ontologies, des cosmologies.

Conclusion

Dans ce texte, nous avons proposé, à travers l’exemple de la TIS et de la TAC, une réflexion sur la pratique des chercheurs.euses produisant un certain type de savoir et la nécessité de prendre conscience des arrière-fonds (idéologique, épistémique, ontologique), mobilisés et véhiculés dans nos processus de recherche. Il est essentiel de les identifier et de s’autoriser à adopter une posture critique afin de ne pas répéter les schémas coloniaux et créer des alternatives diversifiées. Si les peuples anciennement territorialement colonisés ne prennent pas position face à cela, la décolonisation des savoirs et des mentalités peinera à faire son chemin. Charmillot et Fernandez-Iglesias (2019b), citant Fabre (2011), soulignent que l’émancipation est le fait de se libérer soi-même pour sortir de sa « minorité ». La décolonisation consiste aussi à retrouver l’autonomie de « penser par soi-même », en utilisant les épistémologies, les ontologies et les cosmologies locales qui ont été invisibilisées, voire écrasées. Cela renvoie au constat qu’en lieu et place d’une seule *vérité* humaine qui pourrait être découverte par *la* méthode scientifique, co-existe une diversité de *vérités*. Notre analyse appelle à une réflexion approfondie sur les pratiques des chercheurs.euses mais aussi sur la collaboration interdisciplinaire. Aucune discipline, approche ou épistémologie en science ne devrait s’ériger comme supérieure et prendre une place totalisante. Tout comme aucun groupe humain ne peut s’ériger comme supérieur à un autre. La célèbre citation de Rabelais, « science sans conscience n’est que ruine de l’âme », a fait couler beaucoup d’encre depuis des siècles. Si cette citation a souvent été comprise par la doxa en termes d’avancement technique et de découvertes en lien avec les sciences dites dures, elle peut également être comprise au prisme des sciences humaines et sociales – et particulièrement la psychologie, qui signifie étymologiquement *l’étude de l’âme* – pour une véritable décolonisation émancipatrice de la recherche scientifique.

Références bibliographiques

- Adams, G., Dobles, I., Gomez, L. H., Kurtis, T., & Molina, L. E. (2015). Decolonizing psychological science: Introduction to the special thematic section. *Journal of Social and Political Psychology*, 3, 213–238. <https://doi.org/10.5964/jspp.v3i1.564>
- Baur, N. (2021). Decolonizing Social Science Methodology. Positionality in the German-Language Debate. *Historical Social Research / Historische Sozialforschung*, 46(2), 205–243. <https://www.jstor.org/stable/27032979>
- Bell, K., & Green, J. (2016). On the perils of invoking neoliberalism in public health critique. *Critical Public Health*, 26(3), 239–243. <https://doi.org/10.1080/09581596.2016.1144872>
- Bronckart, J. -P., & Friedrich, J. (1999). Prologue et Présentation [Chapitre de livre]. Dans Lev Vygotski. - La signification historique de la crise en psychologie (Vol. , p. 7-69). Delachaux et Niestlé.
- Bulhan, H. A. (1985). *Frantz Fanon and the psychology of oppression*. New York: Plenum Press.

- Bulhan, H. A. (2015). Stages of colonialism in Africa: From occupation of land to occupation of being. *Journal of Social and Political Psychology*, 3(1), 239–256. <https://doi.org/10.5964/jspp.v3i1.143>
- Chamberlain, K. (2009). Situer le social dans la psychologie de la santé : réflexions critiques. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 82, 7-24. <https://doi.org/10.3917/cips.082.0007>
- Charmillot, M., & Fernandez-Iglesias, R. (2019a). Voyage vers l'insolence. Démasquer la neutralité scientifique dans la formation à la recherche. In M. Lieutenant-Gosselin & F. Piron (Éds.), *Et si la recherche scientifique ne pouvait pas être neutre ?* (pp. 169-216). Québec : Éditions Science et Bien Commun. <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/neutralite/chapter/voyage-vers-l-insolence/>
- Charmillot, M., & Fernandez-Iglesias, R. (2019b). L'insolence comme forme de réflexivité scientifique. *Formation et pratiques d'enseignement en questions*, 25, 49-65. <http://revuedeshep.ch/pdf/25/25-04-Charmillot-Fernandez-Iglesias>
- Christ, O., Schmid, K., & Green, E. (2022). Macro-diversity and Intergroup Attitudes. In D. Osborne & C. Sibley (Eds.), *The Cambridge Handbook of Political Psychology* (Cambridge Handbooks in Psychology, pp. 243-257). Cambridge: Cambridge University Press. doi:10.1017/9781108779104.017
- Crocker, J., Voelkl, K., Testa, M., & Major, B. (1991). Social stigma: The affective consequences of attributional ambiguity. *Journal of Personality and Social Psychology*, 60(2), 218-228. <https://doi.org/10.1037/0022-3514.60.2.218>
- de Sousa Santos, B. (2011). Épistémologies du Sud. *Études rurales*, 187, 21-50. DOI : 10.4000/etudesrurales.9351
- Dege, M. (2020). The politics of psychology as a science : Some comments on research for and about the folk. *Theory & Psychology*, 30(3), 388-394. <https://doi.org/10.1177/0959354320916555>
- Dreyfuss, M. & Garreau, L. (2019). La crise migratoire dans la presse et les médias. Ressources documentaires pour les enseignants. Le centre pour l'éducation aux médias et à l'information. Musée de l'histoire de l'immigration. Paris.
- Dudgeon, P., & Walker, R. (2015). Decolonizing Australian psychology: Discourses, strategies, and practice. *Journal of Social and Political Psychology*, 3, 276-297. doi:10.5964/jspp.v3i1.126
- Fassin, D. (2006). Avant-propos. Anesthésie politique et intérêt anthropologique. Dans : Didier Fassin éd., *Quand les corps se souviennent: Expériences et politiques du sida en Afrique du Sud* (pp. 9-25). Paris: La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.fassi.2006.01.0009>
- Grosfoguel, R. (2010). 8. Vers une décolonisation des « uni-versalismes » occidentaux : le « pluri-versalisme décolonial », d'Aimé Césaire aux zapatistes. Dans : Achille Mbembe éd., *Ruptures postcoloniales: Les nouveaux visages de la société française* (pp. 119-138). Paris: La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.bance.2010.01.0119>
- Grosfoguel, R. (2012). Un dialogue décolonial sur les savoirs critiques entre Frantz Fanon et Boaventura de Sousa Santos. *Mouvements*, 72, 42-53. <https://doi.org/10.3917/mouv.072.0042>
- Grossen, M. (2021). Quand le dialogisme franchit la frontière de la psychologie, Dans N. Muller-Mirza, & M. dos Santos Mamed (dirs.), *Sur les frontières de la pensée*, Antipodes.
- Huddy, L. (2004). Contrasting Theoretical Approaches to Intergroup Relations. *Political Psychology*, 25(6), 947–967. <http://www.jstor.org/stable/3792284>

- Jackson, L. A., Sullivan, L. A., Harnish, R., & Hodge, C. N. (1996). Achieving positive social identity: Social mobility, social creativity, and permeability of group boundaries. *Journal of Personality and Social Psychology*, 70, 241-254.
- Latour, B. (1983). Comment redistribuer le Grand Partage. *Revue de synthèse*, 104, 203-236.
- Lorenzi-Cioldi, F. & W. Doise. (1994). Identité sociale et identité personnelle. In R. Bourhis & J.Ph.
- Fabre, M. (2015). La liberté de questionner. Emancipation et problématisation. *Penser l'éducation*, 36, 9- 25.
- Fanon, F. (1985). *Les damnés de la terre*. Paris: Ed. de la Découverte.
- Fricker, M. (2007), *Epistemic Injustice*, Oxford, Oxford University Press.
- Martín-Baró, I. (1994). Writings for a liberation psychology, in A. Aron & S. Corne (Eds.). Harvard University Press.
- Pestre, D. (2015). *Histoire des sciences et des savoirs*. Paris : Le Seuil.
- Piron F. & Arsenault, E. (2021), Guide décolonisé et pluriversel de formation à la recherche en sciences humaines et sociales. Québec : Éditions science et bien commun. <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/projetthese/>
- Piron, F. (2019), L'amoralité du positivisme institutionnel. L'épistémologie du lien comme résistance. In Et si la recherche scientifique ne pouvait pas être neutre? Laurence Brière, Mélissa Lieutenant-Gosselin et Florence Piron (Eds.) : 135-168. Québec : Éditions science et bien commun. <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/gravite/chapter/40/>
- Piron, F. (2018). Méditation haïtienne : Répondre à la violence séparatrice de l'épistémologie positiviste par l'épistémologie du lien. *Sociologie et sociétés*, 49(1), 33-60. <https://doi.org/10.7202/1042805ar>
- Postmes, T., & Branscombe, N. (Eds.) (2010). *Rediscovering social identity*. New York, NY: Psychology Press.
- Quemener, N. (2017). A-t-on encore besoin de la politique de l'identité ? Réflexions sur les Cultural Studies aujourd'hui. *Diogène*, 258-260, 38-51. <https://doi.org/10.3917/dio.258.0038>
- Quijano, A. (2000). Coloniality of power, Eurocentrism, and Latin America. *Nepantla: ViewsfromSouth*, 1,533-580.
- Rugira, J-M. (2022). L'audace d'interroger nos processus de production de savoirs: les apports de la théorie féministe du point de vue situé. Conférence inaugurale des Doctoriales, 24 juin 2022, Université de Genève.
- Saad-Filho, A., & Johnston, D. (2005). Introduction. In A. Saad-Filho & D. Johnston (Eds.), *Neoliberalism* (pp. 1–6). Pluto Press: London.
- Said, E. W. (2003). *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*. Paris. Éd. du Seuil.
- Scheurich, J. J., & Young, M. (1997). Coloring epistemologies: Are our research epistemologies racially biased? *Educational Researcher*, 26(4), 4–16. <https://doi.org/10.3102/0013189X026004004>
- Soler, L. (2003). Transformer l'idée de science et l'idéologie liée à la science ?. *Rue Descartes*, 41, 30- 40. <https://doi.org/10.3917/rdes.041.0030>
- Tajfel, H., & Turner, J. (1979). An integrative theory of intergroup conflict. In W. G. Austin & S. Worchel (Eds.), *The social psychology of intergroup relations*, pp. 33–47. Monterey, CA: Brooks/Cole.
- Thambinathan, V., & Kinsella, E. A. (2021). Decolonizing Methodologies in Qualitative Research: Creating Spaces for Transformative Praxis. *International Journal of Qualitative Methods*. <https://doi.org/10.1177/16094069211014766>

- Thésée, G. (2021). Déconstruire la recherche en éducation en contextes de racialisation : débusquer le racisme épistémologique. *Canadian Journal of Education / Revue canadienne de l'éducation*, 44(1), C11–C131. <https://doi.org/10.53967/cje-rce.v44i1.4717>
- Tsehaye, R. S., & Vieille-Grosjean, H. (2018). Colonialité et occidentalocentrisme : Quels enjeux pour la production des savoirs ? *Recherches en éducation*, 32. <https://doi.org/10.4000/ree.2323>
- Turner, J.C., Hogg, M., Oakes, P.J., Reicher, S., & Wetherell, M. (1987). *Rediscovering the social group : A self-categorisation theory*. Oxford : Basil Blackwell.
- Younis, T. (2021). Politicizing Muslim Mental Health Toward a Decolonial Framework. *Journal of Muslim Mental Health*, 15(1). <https://doi.org/10.3998/jmmh.143>
- Zittoun, T., Muller Mirza, N., & Perret-Clermont, A. -N. (2006). Quand la culture entre dans les recherches en psychologie du développement. *Enfance*, 58(2), 126-134. <https://doi.org/10.3917/enf.582.0126>
- Vygotski, L. S. (1985). *Pensée et langage*. Paris, France: Ed. sociales